

Mme la Directrice générale, Mesdames, Messieurs,

D'abord je voudrais vous dire le plaisir que j'ai à accueillir ce colloque et exprimer ma reconnaissance au Professeur Antibi pour avoir choisi l'Ecole des mines pour l'héberger. Nous accueillons très souvent des manifestations variées de tous ordres, mais il y a une motivation toute particulière pour l'Ecole pour accueillir ce colloque. Pourquoi ?

Superficiellement, vous pouvez avoir l'impression que la constante macabre ne nous concerne pas. Elle découle d'un besoin de sélection, or nous n'avons plus de sélection à faire, nos élèves ayant déjà été fortement sélectionnés pour accéder à cette école.

Mais la constante macabre renvoie à plusieurs problèmes majeurs qui nous impactent directement. Parmi ceux-ci, je commencerai par le défi de l'ascenseur social. Comme vous les savez, les enfants d'enseignants et de milieux socio-professionnels supérieurs sont surreprésentés dans les filières d'excellence, au détriment des enfants de milieux défavorisés. Les grandes écoles sont régulièrement pointées du doigt car elles constatent dans leur recrutement, anonyme sur concours, les ratés de l'ascenseur social. Ce problème ne leur est pas spécifique puisqu'il se pose de la même façon aux masters universitaires.

Cette panne de l'ascenseur social est choquante sur le plan humain, éthique et citoyen. Contrairement à ce que j'entends ou lis parfois, nous ne cherchons nullement à reproduire une élite, mais à attirer les profils les plus adaptés pour des carrières de hauts responsables dans les domaines industriels et technologiques. Et nous nous efforçons de les préparer au mieux à affronter la concurrence mondiale.

Notre objectif en effet, c'est que nos diplômés puissent se comparer avantageusement avec ceux des pays étrangers, qu'ils vont avoir à affronter. La concurrence est de plus en plus féroce, notamment avec la montée en puissance et en gamme de la Chine qui ne se contente plus d'être l'atelier du monde.

La panne de l'ascenseur social traduit le fait que des élèves qui avaient le potentiel pour rejoindre l'Ecole des mines, et qui en auraient eu le goût, n'y rentrent pas. Il peut y avoir plusieurs raisons : certains ont eu peur de rentrer en classes préparatoires surtout si leur environnement familial n'était pas là pour les démythifier.

D'autres ont pu connaître des passages à vide durant leurs études secondaires. Et la constante macabre ou le sentiment de manque de reconnaissance pour le travail réalisé ont pu les détourner du travail. Or un haut potentiel qui ne travaille pas ne réussira pas, en tout cas certainement pas à la hauteur de son potentiel.

Nous sommes fortement impliqués dans les dispositifs de « Cordées de la réussite », pour soutenir des collégiens et des lycéens. Il y a bien sûr du soutien scolaire. Mais le plus important, je crois dans l'engagement de nos élèves, c'est cette confiance dans la capacité à réussir qu'ils essaient de transmettre aux jeunes auprès de qui ils s'investissent. Vous connaissez le nom du dispositif : « une grande école pourquoi pas moi ? ». Il traduit bien l'enjeu majeur de la confiance qu'un jeune doit acquérir pour oser postuler à des filières d'excellence, confiance qui est trop souvent plombée par la constante macabre.

* * *

La confiance en soi est certainement déterminante pour réussir sa scolarité. Elle l'est tout autant pour réussir sa carrière professionnelle. On voit souvent les écoles d'ingénieurs et en particulier l'Ecole des mines comme un endroit où on fait des maths et de la physique. Or en fait, la vraie force des écoles d'ingénieurs à la française, la raison de leur succès l'étranger, c'est, je pense, leur capacité à développer l'autonomie et la capacité d'adaptation. En tout cas, pour ce qui nous concerne à MINES PT, l'objectif majeur de notre cursus, c'est d'encourager la prise de risque, le goût ou au moins le courage d'affronter l'inconnu, de sortir de sa zone de confort. On dit parfois qu'il faut préparer les ingénieurs à étudier des problèmes qui ne sont pas

encore imaginés, pour répondre à des questions qu'on ne se pose pas encore, avec des outils qui n'ont pas encore été inventés.

Dans les grands groupes industriels où vont la majorité de nos élèves, ils changent en moyenne 4 fois de poste dans les 10 premières années. Autant dire qu'il faut rapidement s'adapter et montrer sa valeur ajoutée. Souvent même, les vraies opportunités de carrières sont suscitées par les initiatives et les idées qui viennent de l'individu. Mais à côté de ces carrières classiques, nous promovons auprès de nos élèves les carrières d'une part dans la recherche et l'innovation, d'autre part dans l'entrepreneuriat.

Dans la recherche, les domaines les plus féconds pour l'émergence de nouveaux concepts sont souvent aux interfaces de plusieurs disciplines. D'où la nécessité de ne pas s'enfermer dans une rassurante culture monodisciplinaire poussée, mais au contraire, et tout au long de sa carrière, à sortir de sa zone de confort pour explorer des champs scientifiques à l'extérieur de son domaine de compétence. En outre, l'innovation, la créativité nécessitent des remises en question, de prendre des initiatives, et en fait de transgresser l'ordre établi.

Un autre domaine dans lequel se lancent nos jeunes ingénieurs est celui de l'entrepreneuriat. Nul besoin de souligner que, là aussi, il faut de la confiance et de l'optimisme pour se lancer dans une telle aventure, et une solide capacité d'adaptation et de travail pour résoudre les problèmes les plus variés au fur et à mesure. Nous cherchons à encourager davantage de nos jeunes ingénieurs à se lancer dans une telle aventure. Il faut savoir que les créations d'emplois viennent beaucoup plus des jeunes sociétés que des grands groupes industriels.

Dans le domaine de l'entrepreneuriat, on regrette la frilosité française, et on vante souvent le dynamisme des Américains. Aux Etats-Unis, le niveau d'instruction secondaire est certainement en moyenne nettement moindre. En revanche, ce système conduit à valoriser de façon forte et permanente tout au long de la scolarité les élèves dans leurs talents quels qu'ils soient, à stimuler leurs initiatives, à les convaincre que, pour peu qu'ils s'en donnent les moyens et se lancent, ils réussiront à atteindre leur objectif. Je pense que c'est à corrélérer avec le dynamisme entrepreneurial américain.

* * *

Pour conclure, il me semble que le système de notation que reflète la constante macabre constitue une nuisance considérable qui pénalise notre pays.

◆ Au niveau des études, il crée des générations de personnes en manque de confiance en elles, qui ont peur d'affronter la vie et ses remises en cause, il génère des frustrés qui se sentent dévalorisés parce qu'ils ont échoué à rejoindre telle filière ou tel établissement d'excellence. Un jour il faudra d'ailleurs bien admettre qu'il peut y avoir des destins valorisants hors des filières dites d'excellence ; ne pas les intégrer ne doit plus être assimilé à un échec stigmatisant à vie. Il existe par exemple des professions épanouissantes et rémunératrices qui ne nécessitent pas un diplôme de l'enseignement supérieur.

◆ Durant la vie professionnelle, la réussite au niveau individuel, comme au niveau collectif que représente une entreprise, passera de plus en plus par la capacité à prendre des risques et à se lancer sans avoir toutes les cartes en main. Si vous attendez de les avoir, la concurrence vous a déjà doublé.

Nous savons que la France est championne de pessimisme et que beaucoup de jeunes ne rêvent que de rentrer dans la fonction publique, plus par crainte que par réelle motivation. Si notre système de notation parvenait à moins sanctionner et à mieux valoriser, peut-être la France serait-elle plus optimiste, et les jeunes plus entreprenants.

Je vous souhaite un très bon colloque et des débats riches qui permettent de faire progresser l'investissement des jeunes dans leur cursus scolaire, et au-delà, qui les aident à être plus confiants dans leurs capacités et dans l'avenir.